

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'histoire c'est le manque

Régine Robin

---

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

L'histoire vécue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30488ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Robin, R. (1983). L'histoire c'est le manque. *Liberté*, 25(3), 48–56.

RÉGINE ROBIN

## L'HISTOIRE C'EST LE MANQUE

L'Histoire? Ça alors! Comme si je n'étais pas depuis toujours traversée d'Histoire, d'histoires, par l'Histoire. Vécue d'abord comme une tragédie, un stigmaté, elle me colle à la peau. Ma mère a porté pendant cinq ans l'étoile jaune marquée «JUIF» pendant toute la guerre et nous n'avons jamais dormi au même endroit deux soirs de suite. De m'être sentie autre, à part, si longtemps et si jeune, m'a donné une certaine idée de l'Histoire comme mort. L'Histoire — bruit de bottes, hurlements en allemand, visage effaré de ma mère — l'angoisse. Mais déjà je reconstruis tout un passé. Comme le disait Sartre, rien de plus incertain que le passé. Les fils s'inventent des pères et on n'a jamais fini de changer de père. Science, savoir en même temps qu'Ideologie, l'Histoire qui sert à tout ne se laisse pas facilement enfermer dans des catégories, fussent-elles les catégories du vécu.

C'est aussi pour moi une gigantesque acculturation. Il y a deux mille ans, notre pays s'appelait la Gaule et ses habitants les Gaulois. La Gaule était couverte de forêts... Etrange mélodie de mes plus anciens manuels scolaires — je savais bien, moi, que mes parents étaient arrivés à Paris de leur Pologne natale quelques années avant ma naissance et que mes ancêtres avaient dû sucrer leurs fraises non pas

en Gaule mais en Espagne ou en Judée, allez savoir où. Mais à quoi bon. L'Histoire comme un rouleau compresseur m'a harponnée et j'ai bien vite comme tout un chacun chanté (et je chante encore, quoique sur le mode mineur — qu'on ne s'y méprenne pas: cette ironie est toute tendresse) les louanges de Marianne la bonne République et notre grande Révolution de 1789 et tout et tout. Mais si j'étais Jeanne d'Arc ou Robespierre en classe, à la maison, en traversant la rue, j'étais en Europe centrale au pays du pain au cumin, des harengs et des cornichons, et l'on parlait yiddish chez nous, pas français. J'ai encore, bien des années après sa mort, la voix de ma mère dans la tête, les berceuses qu'elle me chantait, les poèmes qu'elle me récitait dans une langue étrange, venue d'ailleurs. La coupure, la scission, cette séparation schizophrénique en deux, deux langues, deux cultures, deux civilisations, deux grands mythes qui ne se rencontrent pas. Par moments cependant... la Révolution française qui émancipe la population juive, l'affaire Dreyfus et la rafle du 16 juillet 1942, encore de l'Histoire, des dates qui nous marquent à jamais.

Est-ce ainsi qu'on devient historien? Historienne de la Bourgogne de 1789 d'abord, est-ce ainsi qu'on s'empare d'une discipline qui a ses normes, ses réseaux de pouvoir, de légitimation, est-ce ainsi qu'on finit par avoir pignon sur rue? De l'Ecole normale supérieure à l'agrégation, des modestes articles pour sociétés savantes aux publications chez les grands éditeurs, est-ce ainsi? Sans doute, et cette discipline m'a beaucoup appris, de rigueur, de patience, de modestie, de profondeur. Elève d'Ernest Labrousse, de Robert Mandrou, de P. Goubert, mais aussi de G. Duby, de M. Vovelle et de M. de Certeau, j'ai gardé de cette Histoire le goût du travail, du questionnement adéquat, la joie de la mise en ordre d'un matériel diversifié, la joie aussi d'ouvrir de nouveaux chantiers de recherche historique comme celui de l'analyse du discours. L'Histoire me paraît à

l'heure actuelle non seulement l'épine dorsale de la formation du chercheur en sciences humaines, mais une école de pensée qui permet de garder raison contre vents et marées. Pourtant, l'enchevêtrement de l'Histoire subie-vécue-agie et de l'Histoire pensée-analysée-théorisée, ce va-et-vient douloureux a pris l'allure d'une migration haletante ne trouvant jamais de point d'attache, à partir du *Cheval blanc de Lenine*. Ce fut comme si une réflexion sur l'Histoire n'était pour moi désormais possible que par le détour de la fiction, que par le détour du mentir-vrai, selon l'heureuse expression de Louis Aragon. L'Histoire-métaphore si l'on veut, à côté d'une Histoire restée dans le réseau de son discours explicatif, argumentatif même s'il y traîne encore quelque élément de récit. Je n'ai certes pas renoncé à cette Histoire universitaire au meilleur sens du terme, même si l'objet pour moi a migré. De la Révolution française à la Révolution russe, du français au russe, au yiddish migration / retour — me voilà à mon insu dans les catégories de la tradition culturelle juive — toute une histoire! Mais c'est l'autre Histoire qui est devenue le point central de ma réflexion, l'Histoire-fiction, l'Histoire-métaphore.

Je me suis déjà expliquée ailleurs sur ce que j'entendais par Histoire-fiction. Qu'on n'entende pas par là je ne sais quelle hiérarchie de valeurs opposant une rigueur scientifique, celle de la «vraie» Histoire, à une fantasmatique personnelle, Histoire littéraire assimilée à Histoire fantaisiste. Rien de tel, au contraire. L'Histoire-fiction dont je parle n'a rien à voir avec le roman historique ou l'Histoire romancée. Il s'agit de l'inscription de l'historique dans le texte littéraire, ou dans un texte-simulation du texte littéraire, et des retombées idéologiques de cette écriture. Dans *Le Prince et le marchand*, livre qui aurait dû faire scandale si les historiens lisaient les auteurs qui travaillent dans le champ d'autres disciplines que la leur, P. Barberis s'interroge et nous interpelle. Comparant le discours de Michelet, l'his-

torien républicain, et celui de Balzac, le romancier légitimiste, comparant leurs discours sur la Vendée et la chouannerie, il en arrive à cette surprenante conclusion: la littérature dit mieux l'Histoire (le réel historique) que l'Histoire (le discours de l'historien pris dans sa discipline normée). P. Barberis oppose le texte plein, saturé, unifié de l'historien, sa visée finalisante, sa leçon de civisme, explicite ou implicite, ses procédures intégratrices qui donnent sens à la multiplicité, ce qu'il appelle l'imaginaire-théorique, au théorique imaginaire engendré par l'activité fictionnelle qui ne vise pas à produire une morale, une leçon, une cohérence, qui n'a pas pour enjeu un ordre, un contrôle du passé, qui est au contraire un débat et qui par là même se meut dans de l'hétérogène, de l'équivoque, du polysémique.

Si le discours de l'historien, à son insu même, tend à écrire de l'unifié, s'il est performatif, affaire de pouvoir et d'institution autant que de connaissance, la fiction au contraire met en œuvre des problématiques sans réponses dans le langage du manque et de l'absence, dans le lacunaire, la déliaison, la dé-censure. Bref, selon la formule frappante de l'auteur, l'Histoire (l'inscription historique dans la fiction) dit l'Histoire (le réel historique) mieux que l'Histoire (des historiens) parce qu'elle est plus dégagée de l'idéologie dominante.

Veut-on un autre exemple? Pour sentir ce qu'était le drame de l'intellectuel juif dans la double-monarchie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, on peut bien sûr recourir aux ouvrages des historiens, d'I. Berlin à S.E. Aschheim, mais n'en apprend-on pas plus chez Kafka? Le clivage de l'intellectuel juif, ce rejet, cette absence de lieu vont se retrouver métaphoriquement dans l'ensemble de son œuvre l'Etranger, le rejeté, le banni. Il n'est que d'évoquer le destin de G. Samsa, le voyageur de commerce modèle transformé en vermine qui finit sa lamentable existence dans la poubelle; ou l'arpenteur du *Château*, sans feu ni lieu, arrivé d'on ne sait où, sans

femme et sans ami, rejeté par les villageois sans pour autant atteindre les gens du château; étranger encore, ce singe si bien dressé qui s'est finalement approprié la culture «d'un Européen moyen», etc. Marthe Robert a admirablement montré qu'une des figures majeures qui structure l'œuvre de Kafka est celle de «l'hybride» ou du «double»:

*Kafka ne connaît pas de limites à l'invention de ces figures flottant entre deux règnes, entre deux états, entre deux mondes, qui font à elles seules sa réputation d'auteur fantastique — bien à tort — puisqu'elles ne représentent rien d'autre que le schéma de sa propre réalité. A cheval sur deux règnes comme Grégoire Samsa et le singe-homme du «Rapport pour une académie»; sur l'ici-bas et l'au-delà comme le chasseur Gracchus qu'une faute mystérieuse empêche aussi bien de vivre que de mourir; sur deux espèces animales comme l'hybride de chat et d'agneau n'ayant nulle part son semblable et auquel le couteau du boucher est interdit parce qu'il provient d'un héritage; à cheval enfin sur deux cultures et sur deux langues comme la bobine appelée Odradek, à qui l'absurdité même de son existence confère une sorte d'éternité — le héros de Kafka est toujours en quelque façon une créature double, une erreur de la nature, une chimère au sens de la biologie.*

Des hybrides, mais aussi des doubles tels les deux gardiens de Joseph K, les deux aides du château, les deux balles du célibataire, etc. Tout est étranger, mixte, double, dissocié — jusqu'à son nom. Kafka est un mot tchèque qui signifie «chouca». Il s'agit d'un oiseau noir, sorte de corneille vivant dans les montagnes. Kafka, écrivain de langue allemande, a un nom tchèque. Son prénom, Franz, est bien germanique et évoque Franz-Joseph, l'Empereur de la double-monarchie. Son second nom, AMSHEL, qu'il croit hébreu, est en réalité germanique. Il s'agit d'Anselme qui en dialecte autrichien signifie «merle». On sait à quel point son nom, le nom propre a

fasciné, obsédé Kafka. Depuis le K du *Château* et le K du *Procès* jusqu'à Karl Rossmann et le chasseur Gracchus, terme latin proche de Gracchio qui signifie... chouca, Kafka n'a cessé de se constituer un semblant d'identité à partir de son nom qu'il dédouble à l'infini. Entre son prénom allemand et son nom tchèque, il cherche une cohérence, une continuité dans le fragment du journal, texte-ruine comme le dit magnifiquement J.M. Rey, dans le fragment autobiographique ou le roman familial. Là encore, dissocation, clivage, dédoublement, errance — ce que G. Deleuze et F. Guattari appellent la déterritorialisation, l'absence de lieu. Là encore Kafka donne plus et mieux à voir que le discours historien.

Qu'on se rassure, l'historienne que je reste malgré tout, même si je fais le grand écart sur l'ensemble des sciences humaines (histoire-littérature, linguistique, sociologie), sait très bien qu'on ne peut se passer du discours des historiens, si unifiant qu'il puisse paraître, sinon à sombrer dans la fausse conscience dont Gabel disait qu'elle était le marchepied du fascisme. Mais P. Barberis m'interpelle. S'il y a du vrai dans sa démonstration, l'historien doit s'interroger sur son objet, ses problématiques, ses méthodes, son discours, ses enjeux, sa fonction. Peut-être y a-t-il là matière à procès dialectique entre l'institué et l'instituant, entre les procédures de contrôle du passé et l'interrogation angoissée sur ce même passé, entre ce qui unifie, donne cohérence, et ce qui délie, libère et redéploie. Peut-être y a-t-il là matière à dialogue conflictuel, je ne sais. On ne peut se passer de l'Histoire des historiens, mais peut-être pourrait-on écrire autrement l'Histoire sans cesser d'être historien.

L'Histoire des peuples et de leur quotidien est dure à faire, on le sait. Les dominés ne laissent de trace que dans les archives judiciaires ou policières, et encore. En règle générale, on ne leur donne la parole que pour la faire entrer dans le cadre de celle des dominants. Michelet déjà s'inquiétait : il faut faire parler les silences de l'Histoire, criait-il à la cantonade.

Ces silences se donnent plus facilement dans la fiction. La mémoire populaire, la tradition orale, l'autobiographie fictive ou mémorielle permettent les premiers chuchotements, tant bien que mal car cette mémoire n'opère que par fragments, pans, bribes, écrasement des strates temporelles, patchwork d'événements sans liens apparents, sans détermination ni hiérarchie, par associations en un mot. Que les associations fassent retrouver une Histoire, Freud nous le dit depuis toujours, mais ressemble-t-elle à celle des historiens? Histoire-lambeaux, Histoire pleine de trous, Histoire discontinue en face de l'exigence de totalité, de continuité, d'homogénéité?

Le manque, oui. Je viens de terminer un roman qui est — et je ne m'en étais pas aperçue — une sorte de longue méditation sur l'Histoire, la mienne, je devrais dire: les miennes et celles des autres; ma rencontre avec le Québec, les joies et les malentendus, la rencontre de l'altérité dans le même ou le supposé même, car la langue commune est un leurre. On n'exporte pas sa langue ni son accent, ni les connotations attachées à tel ou tel mot, à telle ou telle image. On n'exporte pas ses symboles ni ce qu'on s'est fabriqué comme passé. On n'exporte pas l'imaginaire collectif d'un groupe.

Et puis l'Histoire c'est aussi — autre manque — cette autre tragédie qui fait que ce pourquoi on s'est battu ne vient jamais, ou que s'il vient c'est encore pire qu'avant. Plus ça change et plus c'est la même chose. A quoi bon. Il aurait mieux valu cultiver son jardin, etc. J'appartiens à une génération qui n'en finit pas de pleurer ses morts, ses illusions perdues, ses déconvenues. Des admirateurs inconditionnels de l'URSS aux maoïstes, des «albanais» aux castristes et aux guevarristes, que sont mes amis devenus? Les uns, guéris du marxisme ou d'une certaine version du marxisme (qu'importe, car selon l'image conventionnelle ils ont de toute façon jeté l'enfant avec l'eau du bain), sont devenus les conseillers du prince ou de «la civilisation occidentale» et se sont faits les chantres



du libéralisme; les autres, revenus de tout, cultivent leurs bégonias dans de belles résidences secondaires, font du fromage de brebis dans les Cévennes ou du tissage à l'ancienne; les autres encore se sont découvert de nouvelles identités — juif, breton, occitan — et cela seul compte — en attendant de nouvelles déroutes. Les derniers enfin ne savent plus du tout ni qui ils sont, ni pourquoi ils vivent. L'Histoire les a jetés dans le chômage, le désespoir idéologique et existentiel. Je sais bien que cette tragédie revient toujours. N'était-on pas désespéré au lendemain de la Révolution française? Tout cet enthousiasme, toutes ces énergies, tout ce bain de sang aussi, toute cette épopée à travers l'Europe, et pourquoi je vous le demande? Pour que des Rastignac l'emportent, pour que Louis XVIII, cette tête de lard comme dit Marx, monte sur le trône, etc. Et au lendemain de la Révolution ratée de 1905, toute cette épidémie de suicides dans la jeunesse russe, et la génération de nos parents qui a connu le fascisme et maintenant le désenchantement sur l'URSS, la Pologne, l'Iran et tutti quanti. Personne n'échappe à cette tragédie de la répétition en Histoire qui, à ses seconds moments, n'est pas toujours farce, qui peut rester toujours et encore — tragédie. Alors n'y aurait-il que l'utopie pour abriter nos rêves? Faut-il suivre Ernst Bloch et penser que seule l'utopie est force motrice mobilisante en face du figé, de l'englué dans le déjà-là d'un réel toujours plein de sang, de boue et de mensonges? Peut-être faut-il laisser le dernier mot au poète qui vient de mourir, Aragon, pris lui aussi dans les rêts d'une Histoire sans pitié, sans merci.

*Quand j'étais jeune on me racontait que bientôt  
viendrait la victoire des anges*

*Ah comme j'y ai cru comme j'y ai cru puis voilà  
que je suis devenu vieux*

*Le temps des jeunes gens leur est une mèche  
toujours retombant dans les yeux*

*Et ce qu'il en reste aux vieillards est trop lourd et  
trop court que pour eux le vent change*

Ils s'interrogent sur l'essentiel sur ce qui vaut  
encore qu'on s'y voue  
Ils voient le peu qu'ils ont fait parcourant ce  
chantier monstrueux qu'ils abandonnent  
L'ombre préférée à la proie ô pauvres gens  
l'avenir qui n'est à personne  
Petits qui jouez dans la rue enfants quelle pitié  
sans borne j'ai de vous.

Je vois tout ce que vous avez devant vous de  
malheur de sang de lassitude  
Vous n'aurez rien appris de nos illusions rien de  
nos faux pas compris  
Nous ne vous aurons à rien servi vous devrez à  
votre tour payer le prix  
Je vois se plier votre épaule. A votre front je vois  
le pli des habitudes.

Bien sûr, bien sûr vous me direz que c'est toujours  
comme cela mais justement  
Songez à tous ceux qui mirent leurs doigts vivants  
leurs mains de chair dans l'engrenage  
Pour que cela change et songez à ceux qui ne  
discutaient même pas leur cage  
Est-ce qu'on peut avoir le droit au désespoir le  
droit de s'arrêter un moment.

Et vienne un jour quand vous aurez sur vous le  
soleil insensé de la victoire  
Rappelez-vous que nous avons aussi connu cela  
que d'autres sont montés  
Arracher le drapeau de servitude à l'Acropole et  
qu'on les a jetés  
Eux et leur gloire encore haletants dans la fosse  
commune de l'Histoire.

Allez voir dans la fosse commune de l'Histoire!

Le métier d'historien. Le manque, je vous dis.